

EXTRAIT

Le lendemain, mardi 1^{er} septembre 1942, Kuper attendait comme d'ordinaire devant la résidence d'été, rue Miarki, que le Président montât dans la voiture et le gratifiât, en guise de salutation, de son habituel grognement inaudible. De part et d'autre de la voiture, deux plaques argentées mentionnaient : WAGEN DES ÄLTESTEN DER JUDEN¹. Non que quiconque pût se méprendre. Aucune autre voiture du ghetto ne ressemblait à celle du Président.

Celui-ci demandait souvent à Kuper de le conduire à travers les rues du ghetto. Puisque tout ce qui s'y trouvait appartenait au Président, c'était normal que, de temps à autre, il s'assure en personne que tout était bien en règle ; que ses travailleurs faisaient la queue correctement devant la barrière avant de traverser l'une des passerelles en bois du ghetto ; qu'on laissait les grilles de ses usines ouvertes chaque matin afin de permettre au flot continu d'ouvriers d'entrer ; que sa police de sécurité était sur place pour contrôler qu'aucun accrochage inutile ne se produise ; que ses employés prenaient immédiatement leur poste et attendaient le signal émis par ses sifflets, de préférence tous à l'unisson.

Ce matin, comme les autres, les sifflets se firent entendre alors qu'un jour parfaitement ordinaire, clair quoique frisquet, se levait. Bientôt, le soleil absorberait l'humidité qui s'attardait encore dans l'air et la chaleur s'installerait de nouveau ; cette chaleur qui avait accablé le ghetto durant tout l'été et persisterait encore au cours de ce terrible mois de septembre.

Il s'aperçut que quelque chose n'allait pas lorsque Kuper s'engouffra dans la rue Łagiewnicka, au détour de la rue Dworska. À l'entrée du marché de Bałuty, une foule de personnes, dont aucune ne se rendait à son travail, s'était rassemblée devant la barrière gardée par un schupo². Les têtes se tournèrent sur le passage de la voiture et les mains se tendirent vers la capote. Quelques personnes crièrent, et leurs visages paraissaient étrangement dissociés de leur corps. Les hommes de Rozenblat accoururent, les forces de l'ordre encerclèrent la voiture et, après que les gardes allemands eurent remonté la barrière, l'équipage put tranquillement rentrer dans Bałuty.

M. Abramowicz avait déjà une main levée pour le soutenir lorsque le Président descendit de la voiture. Mlle Fuchs se précipita à sa rencontre, suivie de tous les agents administratifs, standardistes et secrétaires. Il examina, l'un après l'autre, les visages consternés tournés vers lui, et demanda : « Qu'avez-vous à me regarder ainsi ? » Finalement, ce fut le jeune Abramowicz qui, après avoir rassemblé son courage, s'avança vers lui et s'éclaircit la voix.

*L'ignoriez-vous, monsieur le Président ? L'ordre est arrivé cette nuit.
Ils vident tous les hôpitaux de leurs malades et de leurs vieillards !*

¹ Voiture du Doyen des juifs.

² Agent de police de la Schutzpolizei.

Il existe plusieurs témoignages sur la façon dont réagit le Président à la brutalité d'une telle annonce. Certains affirmèrent qu'il n'eut pas une seconde d'hésitation. Dès qu'il eut reçu la nouvelle, il fila « comme l'éclair » jusqu'à la rue Wesola pour tenter, aussi vite que possible, de secourir ses proches. D'autres déclarèrent qu'il accueillit l'annonce avec, dans le regard, une lueur voisine du dédain. Selon le témoignage donné par ces derniers, le Président aurait nié jusqu'au bout l'existence de ces déportations. Comment le moindre événement aurait-il pu se produire dans le ghetto sans qu'il en ait été informé ?

Mais il y avait aussi ceux qui prétendirent avoir vu l'incertitude et la peur briser soudainement le masque autoritaire du Président. Après tout, n'était-ce pas lui qui, lors d'un discours, avait prononcé la phrase suivante : « Ma devise est d'avoir toujours une avance d'au moins dix minutes sur chaque ordre donné par les Allemands. » Un ordre avait été donné dans la nuit, dont le commandant Rozenblat avait certainement été instruit, puisque tous les agents de police du ghetto étaient mobilisés jusqu'au dernier. Tous les intéressés semblaient avoir été informés, à l'exception du Président, qui assistait à un spectacle de cabaret !